

LES “ CONQUÊTES DE L'EMPEREUR DE LA CHINE ”



Le plus ancien procédé auquel l'Extrême-Orient ait eu recours pour la reproduction à de nombreux exemplaires d'un texte ou d'une image d'assez grande dimension fut d'estamper sur papier, en blanc sur fond noir, des originaux gravés sur pierre en sens direct; dès 175 de notre ère, le texte des classiques chinois avait été ainsi fixé sur des dalles déposées au Collège de la capitale, mais nous ignorons si on s'avisa immédiatement d'en tirer des copies.

= Soit en inversant cette gravure sur pierre, soit en s'inspirant uniquement de la gravure des sceaux, la Chine, qui avait déjà le papier depuis l'an 105 de notre ère, inventa l'imprimerie xylographique bien des siècles avant l'Occident. Sans s'arrêter aux textes, jusqu'ici peu autorisés, qui supposeraient la connaissance de la xylographie en Chine à la fin du VI^e siècle, il est certain qu'on a imprimé au Japon des bandes de formules bouddhiques dans la deuxième moitié du VIII^e siècle, et sans aucun doute d'après des modèles chinois. D'autre part, Sir Aurel Stein et moi-même avons rapporté des Grottes des Mille Buddha de Touenhouang non seulement des imprimés des IX^e et X^e siècles, mais des estampes exécutées et tirées à cette époque, et qui montrent l'imagier chinois déjà en pleine maîtrise de la gravure en taille d'épargne sur bois. Ces mêmes procédés de xylographie ont gardé en Chine, pendant plus de mille ans, une vogue presque exclusive; divers systèmes de caractères mobiles ont été essayés, — en bois, en terre cuite, en cuivre (pas en plomb), — mais n'ont jamais passé dans l'usage courant.

= La gravure en taille d'épargne employée pour la xylographie a été étendue sporadiquement à la gravure de textes sur des plaques de cuivre.

Mais les Chinois n'ont jamais pratiqué la gravure sur cuivre en taille-douce. Leur impression à la brosse ne leur eût guère permis d'ailleurs d'en tirer parti; la Chine n'a vraiment connu la presse à imprimer qu'au XIX^e siècle.

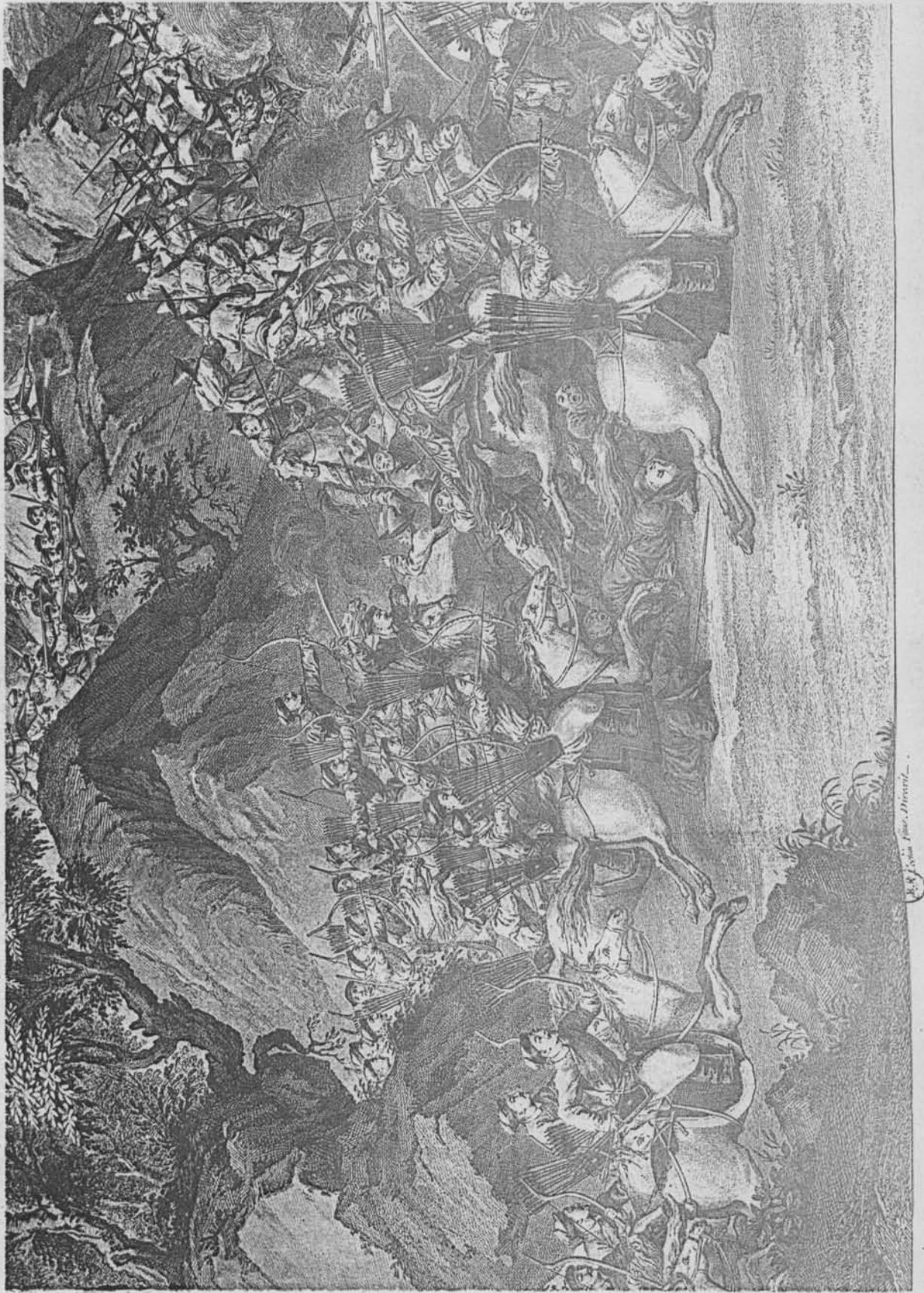
= A la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e, les Jésuites montrèrent pour la première fois aux Chinois des gravures au burin. On en exécuta même alors quelques-unes, sinon en Chine, du moins en Extrême-Orient. Les premiers missionnaires avaient, en effet, établi au « Séminaire des Japonais », dans l'île de Shiki, une école de graveurs, et un recueil de planches destinées à illustrer des bâtons d'encre de Chine, achevé en Chine dans les premières années du XVII^e siècle, nous a conservé une reproduction xylographique de la planche sur cuivre qui avait été gravée en 1597 au « Séminaire des Japonais », d'après l'estampe de Jérôme Wierx représentant la « Nuestra Señora de l'Antiqua » de Séville.

= Le « Séminaire des Japonais » disparut bientôt avec l'église du Japon elle-même; tout un siècle passe avant qu'on rencontre en Extrême-Orient un nouvel essai de gravure en taille-douce. Cette fois, l'initiative appartient à l'empereur de Chine. K'ang-hi venait de faire exécuter sous la direction des missionnaires jésuites une carte générale de son empire. Par ordre impérial, cette carte, achevée en 1718, fut gravée sur cuivre, et, quoique le renseignement ait été jusqu'ici négligé, il semble bien que l'auteur de la gravure soit le P. Mathieu Ripa, missionnaire de la Propagande, et fondateur du « Collège des Chinois » de Naples où un exemplaire de cette carte doit encore se trouver. En tous cas, et bien que cette identification soit nouvelle, c'est certainement le P. Ripa qui est l'auteur des *Quarante Vues de Jehol* anonymes, gravés au burin, et dont on a un exemplaire aussi bien à la Bibliothèque Nationale qu'au British Museum.

= Le P. Ripa était un graveur médiocre; il ne fit pas école. Mais peu après le grand empereur K'ang-hi (1662-1722), régna le non moins grand K'ien-long (1736-1755). K'ien-long n'entendait être éclipsé par son aïeul ni dans la guerre ni dans les lettres. Depuis la fin du XVII^e siècle, il y avait



VERTEBRE.
Abbildung eines grossen Thieres, welches in den Thälern
von den Indianern gefangen wird, und in den
Höhlen der Berge versteckt wird.
1840.



R. W. Smith del. J. H. Birch engr.

à la cour de Pékin, parmi les fonctionnaires du Bureau de la peinture, quelques artistes missionnaires. Quand les armées impériales eurent conquis le Turkestan chinois sur les Dzoungars et les Musulmans (1755-1759), K'ien-long fit représenter sur les murs de son palais les principaux épisodes de cette longue et dure lutte. A ce moment, un concours inconnu de circonstances amena sous ses yeux des gravures de batailles dues à Georges Philippe Rugendas, d'Augsbourg (1666-1743). L'idée vint alors à l'empereur de commander en Europe, d'après des réductions des peintures murales du palais, une série de gravures analogues, à la gloire de son règne. L'exécution des dessins qu'on devait envoyer en Europe fut confiée au frère Joseph CASTIGLIONE, Milanais, Jésuite; au P. Ignace SICHELBAUT, Tchèque, Jésuite; au frère Denis ATTIRET, Français, Jésuite; au P. Jean DAMASCÈNE, Romain, Augustin. Telle est la genèse de la belle suite de seize estampes, exécutée à Paris, de 1767 à 1774, sous la direction de C.-N. Cochin, et qu'on connaît sous le titre de *Conquêtes de l'empereur de la Chine* (en hors-texte, ensemble, et détail de la dimension de l'original, de la planche X, datée de 1774).

— J'ai raconté récemment, dans le *T'oung Pao* d'août 1920-1921, l'histoire compliquée de la commande impériale, et j'ai narré les péripéties de son exécution; je n'y reviendrai pas ici, non plus que je ne parlerai des planches similaires au burin par lesquelles les Chinois de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, tentèrent — vainement — de rivaliser avec les Le Bas et les Saint-Aubin. Mais il est un résultat de mon précédent travail sur lequel je tiens à attirer l'attention des lecteurs de *Byblis*. Exécutées pour l'empereur de Chine, les seize planches comportent des signatures d'artistes, mais aucune indication de sujet; aussi leur joint-on volontiers les légendes qui accompagnent la série réduite, beaucoup moins rare, qu'a gravée Helman en 1785. Or, si on examine ces légendes de Helman en les comparant aux documents chinois et européens concernant la commande et aux poèmes écrits par l'empereur K'ien-long à propos de chaque estampe, on s'aperçoit qu'ordre et légendes sont chez Helman également fantaisistes. La seule table exacte des seize gravures est celle que j'ai donnée aux pages 258-260 de mon étude.

= Enfin, il n'est peut-être pas inutile de dire comment un exemplaire parfait des *Conquêtes* doit être constitué.

= Les *Conquêtes* ont été tirées d'abord en France à deux cents et quelques exemplaires, puis en Chine en nombre indéterminé. Les tirages faits en France, sur papier spécial « grand Louvois », sont de beaucoup supérieurs à ceux exécutés en Chine. Mais même ceux faits en France, à l'exception de quelques exemplaires, ont été envoyés à l'empereur de Chine, et en Chine on les a souvent rognés; un bon exemplaire doit être de tirage français, à toutes marges, et non plié. Enfin, en Chine même, on a joint aux estampes dix-huit grands feuillets de texte, à savoir une préface impériale de 1766, un poème impérial pour chacune des seize estampes, et une notice finale non datée, mais qui doit être aussi de 1766; tous ces morceaux chinois ont été rédigés à l'achèvement des dessins, et avant l'exécution des gravures; eux aussi se trouvent rarement à toutes marges et non pliés.

= Je ne connais aucun exemplaire des *Conquêtes* qui, au double point de vue occidental et chinois, soit parfait et complet.

P. PELLIOU.